

La littérature, exact contraire de la violence

INTERVIEW DE PHILIPPE LACADÉE PAR ARIANE CHOTTIN ET MARIE LALLOUET

Retraçant le chemin qui mène de l'enfant à l'adulte, et son passage obligé par la rupture de l'adolescence, Philippe Lacadée en isole les composantes essentielles que sont la colère et la violence. Colère et violence qu'il accepte pour mieux leur opposer le langage. Et la littérature.

Philippe Lacadée est psychiatre et psychanalyste. Spécialiste de l'enfance, de l'adolescence et de l'éducation, il place le langage sous toutes ses formes au cœur de sa réflexion et de sa pratique. Pratique qui l'amène à travailler souvent dans des institutions scolaires. Ancien président du Centre interdisciplinaire de l'enfant,¹ il est l'auteur de *Le Malentendu de l'enfant et de La Vraie vie à l'école, La psychanalyse à la rencontre des professeurs et de l'école* (Éditions Michèle).

Ariane Chottin est psychanalyste, directrice du centre ParADOxes.

→
Emmanuelle Houdart:
L'Abécédaire de la colère,
Thierry Magnier, 2008.



Marie Lallouet : Pour aborder les relations entre la violence et la littérature, nous pourrions peut-être entrer par la question de la colère, question importante pour le petit enfant et question souvent illustrée par la littérature jeunesse, à commencer par le jalon historique que représente *Max et les Maximonstres*.

Philippe Lacadée : La colère et la violence. Voire même la colère ou la violence. Nous pourrions partir du principe que la colère se rencontre pour un enfant en lui-même quand il n'arrive pas, comme disait le poète, à faire entrer les chevilles dans leurs petits trous. Alors il y a quelque chose qui naît en lui qui commence par une sorte d'énervement. Quand cet énervement le dépasse, peut surgir une colère dont le principe est d'exprimer la grande tension qu'il vit dans son corps ou dans sa tête. La colère peut être une issue, parfois saine. Faire sortir de soi ce qui, à l'intérieur de soi, est comme une petite explosion. La littérature sait user de ça en essayant de montrer la colère par le biais d'images ou de récits sur lesquels l'enfant va prendre appui pour s'apercevoir qu'il n'est pas tout seul face à ce sentiment qui le dépasse et dont il n'est même pas certain qu'il sache de quoi il s'agit. La colère c'est un mot qui est posé pour lui : « Pourquoi tu te mets en colère ? ». L'enfant peut prendre appui sur la façon dont l'adulte lui répond. Tout petit, tout seul, il ne peut pas le savoir, d'où l'importance de la présence d'un autre auprès de lui qui lui permet de mettre des mots sur ce qu'il vit en lui. Aider un enfant à verbaliser, c'est très important, car la première verbalisation vient de l'autre, toujours. Un prochain, au sens de « proche », qui est là pour l'aider à traduire une partie de ce qui s'agite en lui. C'est une bonne façon de faire un bon usage de la colère.

Ariane Chottin : Vous partez de quelque chose qui n'est pas articulé pour le petit enfant, qui traverse son corps et que les mots d'un adulte viennent articuler justement. Le livre peut-il jouer ce rôle ?

On ne sait pas trop, car un enfant est toujours un mystère, et heureusement. Un mystère pour lui-même et pour l'autre qui s'occupe de lui. Le premier cri de l'enfant est-il un cri de colère, signe d'une tension en lui ou avec l'autre, ou est-ce un

cri témoignant pour lui du signe d'une présence ? Là se joue l'importance de la réponse de l'Autre, s'occupant de lui, qui élève ce cri à la dignité d'un appel. Alors l'enfant sent qu'une partie de son cri a été prise en charge par l'Autre et il est soulagé. Mais si ce cri n'est pas entendu, alors peut surgir le cri de colère. La colère est le signe de la présence, dans le tout petit individu, de quelque chose de lui qui demande à naître comme sujet. Et cela peut faire l'objet de littérature, comme une représentation hors-corps de ce qu'il vit dans son corps. La façon dont l'adulte lit à l'enfant en lui faisant prendre conscience de la multiplicité des registres possibles est bien sûr importante. Registres qu'il va pouvoir lui aussi utiliser. Tout cela dit que la colère est très utile. On a raison de se mettre en colère.

M.L. : Vous attachez la notion de colère à celle de verbalisation. Verbaliser convoque les mots, mais dans la littérature pour la jeunesse, et particulièrement quand elle s'adresse aux petits, il y a aussi l'image. Ces ingrédients différents jouent-ils de la même façon ?

L'homme est ainsi fait qu'il a une préférence pour l'image, image qui nous envahit de plus en plus. Mais le fait qu'il y ait une image ne permet pas forcément à l'enfant de se construire un imaginaire. C'est très important de prendre cela en compte. Un parent dira qu'un enfant est très calme devant son écran, mais il n'est pas en train de se construire un imaginaire. Pour qu'une image puisse entrer dans la dimension du verbe, il faut les mots, la sonorité, l'évocation, l'équivoque, tout ce qui permet de mesurer que dans le langage il n'y a pas qu'un seul outil de communication mais une charge émotionnelle et poétique. Et l'enfant sera très sensible à la façon dont l'adulte va lire les mots associés à une image quand il raconte une histoire. C'est ce que fait Claude Ponti : il invente des livres pour enfants mais encore plus des livres faits pour être lus par des adultes à des enfants. L'enfant adore que l'on puisse jouer avec la langue, et il adore encore plus quand ce jeu prend appui sur une image. Aider l'enfant en l'accompagnant de mots à jouer avec les images qu'il rencontre, c'est ce qui lui permet de se construire un espace psychique où se nouent les mots, les images et la chose vue par l'enfant. C'est ce qui nous diffé-

rence, nous psychanalystes, de ceux qui pensent que tout se passe dans le cerveau, comme si les cellules du cerveau respiraient par elles-mêmes. Le cerveau respire grâce à la langue.

Beaucoup d'adultes craignent de perturber les enfants par des récits qui leur semblent violents mais il faut savoir que l'enfant est déjà perturbé, traversé de tensions. C'est ce qu'illustre le beau tableau de Picasso de l'enfant qui tète le sein de sa mère tout en brandissant le poing dont il veut la frapper. L'enfant est très pris par des pulsions contradictoires. Le principal metteur en scène de la violence, c'est l'enfant lui-même. Il suffit de regarder un enfant jouer ! De voir cette violence exprimée par d'autres, ça l'aide. Par un récit par exemple. À l'intérieur de l'enfant, et c'est différent de la colère, il y a une sorte de violence qu'il vit en lui et dont il est soulagé de voir qu'elle peut être prise en charge par des livres. J'ai connu un enfant en grande souffrance psychique qui n'était apaisé que par Tintin et les insultes du capitaine Haddock. C'était ma seule façon d'entrer en contact avec lui. Je lui lisais ces bulles d'insultes et il lisait à son tour avec un plaisir intense la réplique de Tintin disant à Haddock : « Ça ne sert plus à rien de l'insulter, il n'est plus là ! ». L'insulte, ce n'est pas forcément l'agressivité et l'agressivité ce n'est pas forcément la violence. La violence c'est quelque chose qui échappe à la parole. Soudain, quelque chose ne peut plus se dire et à ce moment-là, c'est le corps qui prend en charge ça. Et c'est compliqué. Essayer de saisir ça par des lectures, c'est très important.

A.C. : C'est ce que l'on appelle le passage à l'acte. La violence arrive quand le sujet ne parvient pas à se saisir d'une façon de la dire.

Elias Canetti, dans *La langue sauvée*, raconte une anecdote de son enfance. Il passait beaucoup de temps avec sa cousine qui était un peu plus âgée que lui. Un jour, la petite fille part à l'école et en revient avec un cahier dans lequel il y avait des lettres. Canetti voulait à toutes forces lire ce cahier mais celle-ci refusa de le lui montrer et il s'aperçut que sa cousine ne savait pas lire et ne pourrait pas l'aider. Mise en difficulté, la cousine s'en va avec le cahier et le petit Elias, en proie à une rage extraordinaire, se saisit d'une hache et poursuit sa cousine. « Maintenant je vais tuer Laurica ! » Surgit

le grand-père qui reprend la hache et réunit la famille qui comprendra alors qu'il faut envoyer le jeune garçon à l'école lui aussi. Elias Canetti, qui deviendra prix Nobel de littérature, raconte que l'on n'a jamais compris la rage qui s'était emparée de lui. Canetti écrit que l'on avait compris « l'attirance que j'avais pour la lettre et l'écriture », sans comprendre cependant « qu'il devait y avoir en moi quelque chose de très mauvais et dangereux puisque j'étais allé jusqu'à vouloir la tuer ».

La lecture et le livre viennent au bord du corps d'un enfant. Hors corps mais au plus près du corps, et c'est ce qui fait du bien : « Ah, tiens il est comme moi lui, il est même plus violent que moi et ça me fait du bien de le lire ! ».

A.C. : Vous abordez la question du corps. Si nous allons du côté des adolescents, le corps devient le lieu de tous les bouleversements, des bouleversements qui cherchent à se dire et qui peuvent prendre des formes violentes d'expression quand fait défaut un accusé de réception du côté de l'autre pour transformer le malaise en paroles. Quelle place peut prendre la littérature dans cette période de la vie, où la lecture, pour la plupart, ne passe plus par la parole de l'adulte qui lit mais par le silence, la solitude ?

La lecture demande de consentir à une forme de perte du vivant. Consentir à s'arrêter, à ne plus être dans un rapport d'immédiateté, consentir à en passer par l'écriture ou le récit d'un autre. Cette déperdition de jouissance nous confine à accepter une certaine mort en nous. Une part de silence nécessaire pour entendre la voix de l'autre. Il s'agit de consentir à s'abandonner pour entrer dans une obéissance à l'auteur pour le suivre dans son cheminement et s'y perdre. En échange, on recevra un gain de plaisir à la sortie. L'auteur doit amener l'adolescent sur ce chemin. L'écran, lui, met en jeu d'autres sens. Dans *Les Métamorphoses de la puberté*, Freud disait qu'il y a deux sens particulièrement importants pour l'adolescent : la voix et le regard, en lien avec des objets du désir articulés à l'Autre. Entendre et se faire entendre, voir et se donner à voir. L'adolescent est très pris par ça : se donner à voir et se faire entendre souvent sur une mise en scène qu'il organise à son insu. Les réseaux et les circulations de vidéos sont au

cœur de cette préoccupation de se mettre en scène, ce qui explique la fascination qu'ils exercent et la déperdition de leur être que représente cette fascination. Le livre c'est tout autre chose.

Les adolescents ont affaire à un trou. Ce n'est plus l'enfance, ce n'est pas encore l'univers des adultes. Ce désarroi, comme disait Musil, désarroi qui signifie « sans Autre », sans cet Autre dont il pensait jusque-là qu'il garantissait son existence, ce désarroi conduit à une étape de solitude que tous n'acceptent pas. Mais une solitude qui nécessite de faire du bruit, de bouger, et peut-être le collège est-il un lieu qui n'est pas adapté à leur souffrance. C'est compliqué de trouver ce qui les intéresse, d'y prendre appui. J'ai par exemple beaucoup travaillé avec des collégiens autour de la question du rap. Et le dictionnaire des rimes se révélait un appui possible pour les amener vers d'autres livres.

Lors d'un déplacement au Brésil, j'ai rencontré un psychologue qui avait créé une bibliothèque dans une favela de Belo Horizonte et il était étonné de voir à quel point les jeunes venaient se réfugier dans cet endroit, pour des petits groupes d'échanges autour de lectures partagées. Il y avait une règle incontournable : les livres ne pouvaient pas sortir de cette bibliothèque, comme une arme trop puissante qu'il ne fallait pas laisser circuler dans la ville. Dans ce lieu, on venait s'armer de paroles avant de repartir dans la ville.

M.L. : Un « bad buzz » qui dévoile violemment l'homosexualité d'un personnage sur les réseaux sociaux, des univers dystopiques qui envisagent un futur violent, façon *Hunger games*... La littérature se nourrit du mal-être de ses héros et de la violence du monde (réel ou imaginaire). Comment ces deux tensions se rencontrent-elles ?

Que tout cela serve de matériau à la littérature, c'est dans l'ordre des choses. Les adolescents ont conscience que le monde ne va pas si bien que ça. On n'est plus dans une époque où un artiste punk dit « no future » mais plutôt dans celle d'une génération qui s'inquiète vraiment pour son futur collectif quand l'impression de chaos est de plus en plus concrète. Ils ont l'impression que leur destin risque de n'être plus rien. Ce n'est pas présent qu'en littérature. La violence du monde s'est toujours imposée à nous, la nouveauté, c'est que cette vio-

lence, ce sentiment de chaos, sont médiatisés, via les réseaux sociaux qui donnent à voir quelque chose qui existait mais que l'on ne saisissait pas bien. Le monde n'est peut-être pas plus violent qu'autrefois, mais il porte moins d'espoir, moins d'utopie, moins d'idéaux. Le doute dans la possibilité de croire en un « monde meilleur » conduit à la haine de l'autre et à la volonté de détruire. Les ados baignent dans cette réalité qui s'impose à eux alors qu'ils sont en train de se demander ce qu'ils vont devenir. La révolution de 68 et celle des gilets jaunes sont différentes pour ça. Ce qui est plus important que tout, c'est de ne pas laisser les adolescents seuls face à ce réel. Il faut réfléchir à ce que l'on va créer à partir de lui. Aujourd'hui, les gosses sont très vite mis dans des voies de garage quand ils n'avancent pas bien. Il faut bien trouver une issue pour ne pas les laisser seuls. Dans le cadre du CIEN¹, nous faisons des conversations dans des collèges et des lycées justement pour ça. Le bord, ou la limite, c'est la violence qu'un adolescent peut se faire à lui-même, et donc le suicide. Je préfère qu'il en veuille à un autre plutôt qu'il croie qu'il n'est pas à la hauteur, qu'il a honte, qu'il a le dégoût de lui, qu'il est le seul à souffrir comme ça, et que la seule façon de se séparer de cette souffrance, c'est de se séparer de lui-même. C'est ce que nous appelons les suicides de séparation, c'est aussi ce qui se joue dans les automutilations, les addictions, etc. Que la littérature ne ferme pas les yeux sur un certain réel peut soulager.

A.C. : Sous réserve que ces lectures soient accompagnées d'échanges, car certaines propositions sont parfois extrêmes. Pourrions-nous aborder la question que posent ces livres dont les auteurs choisissent de faire mourir les héros, y compris par suicide, car cela m'interroge. Quelle place occupe cette forme de littérature où des adolescents sont mis en impasse ? La littérature peut, comme vous l'avez dit, soulager de sa propre violence, mais ne doit-elle pas être un point d'appui qui offre autre chose comme issue que cette violence ?

Il ne faudrait pas que la littérature pour les adolescents s'inspire de ce que l'on peut voir sur les réseaux et beaucoup sous forme de vidéos, et qui exerce une fascination du fait de maltraiter, har-

celer, violer seul ou à plusieurs ; alors que ces adolescents n'ont aucune idée de ce qui est en jeu, aucune idée des conséquences de cette violence. Si la littérature met en scène cette violence, son intérêt est alors d'établir les conséquences, ce que ne peut pas faire l'image qui fascine, ne laisse aucun recul et pousse au passage à l'acte pour être comme l'image. Le recul qu'offre la médiation par la lecture peut être le siège d'une responsabilité éthique, voire même une éthique des conséquences.

M.L. : Le point de vue est très souvent celui de la victime. La mise en garde est alors violente mais elle obéit à cette éthique des conséquences que vous invoquez.

Dans la plupart des cas dramatiques dont nous entendons parler, les agresseurs semblent tomber des nues. Je pense au cas de cette jeune fille qui s'est suicidée à cause d'insultes qui circulaient sur Facebook à son propos ; les jeunes qui ont proféré ces insultes disent que c'était pour rigoler, qu'ils ne se rendaient pas compte... Des menaces de mort ? « Si tu te pointes à l'école on te tue » ? Dit pour s'amuser d'un côté, pris au pied de la lettre de l'autre. Au pied de la lettre justement.

M.L. : Cela nous ramène au langage, et d'une certaine façon, à une dissolution du langage partagé.

C'est ma thèse fondamentale par rapport à l'adolescence. La crise de l'adolescence c'est la crise de la langue articulée à l'Autre. Quelque chose de leur corps se modifie ; les adolescents ne peuvent plus articuler leur être comme enfant et ils se désarticulent de la langue des parents. Ils manient de façon ironique tout savoir qui vient de l'autre pour le rejeter – ce qui est salutaire – mais ils ne savent pas forcément quoi mettre à la place. D'où l'importance de ce qu'on leur offre. Comment les réarticuler après cette désarticulation ? Nous, adultes, parlons une langue articulée qui est venue de l'autre, lentement ; les adolescents, eux, veulent tout, tout de suite, ils sont dans l'immédiateté du temps présent. À nous de leur proposer des matériaux verbaux ou imagés au plus près de leur être. Nous avons travaillé avec Alain Rey au Lexique des cités : le mot « bâtard », par exemple, était réinscrit

dans son histoire, tout en l'illustrant par son utilisation contemporaine dans les tags. Le mot s'inscrivait ainsi dans une réalité partagée. Il faut d'abord dire oui à un adolescent, et en même temps dire non à son usage nocif de la langue et de l'insulte. Mais le oui prime, pour permettre d'aborder la question des conséquences. C'est la différence entre la sanction et la scansion. « Oui tu l'as dit, mais tu n'étais pas obligé, tu pouvais le garder dans ta tête ; maintenant que c'est sorti de ta tête, ça a des conséquences et c'est cela dont nous allons parler ». Car l'adolescent est dépassé par ce qui a surgi de lui – insulte, colère ou violence – et c'est à l'adulte de mettre un bord. Un livre peut venir éclairer ce bord, cette limite. Parce qu'il fait la place au surgissement de la violence mais instruit ses conséquences. La violence, c'est hors parole, ça va n'importe où, c'est un acte.

M.L. : La littérature, par essence, est donc le contraire de la violence ? Même, et surtout, quand elle met en scène la violence ?

Elle la transforme et montre l'usage que l'on peut en faire. En psychanalyse, c'est cela qui nous intéresse. Ça ne sert à rien de dire à quelqu'un « ne sois pas violent », car il ne peut sans doute pas faire autrement. Ce sur quoi nous pouvons travailler, c'est sur les conséquences de cette violence. La littérature, le rap, la parole... tout cela entre dans ce travail. ●

1. Centre Interdisciplinaire sur l'enfant :

<http://www.ch-freudien-be.org/connexions/cien/>